

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Indigence...

Jean-Marie Tison

Volume 40, numéro 5 (239), octobre 1998

De l'argent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32059ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tison, J.-M. (1998). Indigence.... *Liberté*, 40(5), 46–51.

JEAN-MARIE TISON*

INDIGENCE...

«Tell us that God is a great big shot and that we're paid to trust him» clamait Michèle Lalonde dans *Speak White*. L'argent achète tout, dit-on. Ce sont les mêmes «thons» qui nous ont appris que la terre pouvait s'acheter et se vendre. «On était pauvres mais on était propres», avait coutume de répéter ma mère en évoquant son enfance. Cela risque de changer si les nouveaux thons d'aujourd'hui réussissent à nous vendre NOTRE eau comme ils ont réussi à le faire un peu partout dans le monde. Il ne faudrait pas se surprendre si demain on tente de nous vendre l'air que nous respirons, à moins qu'un quelconque commando du genre Zapatiste ne prenne la forêt amazonienne en otage. Cette forêt qu'on dit être «le poumon de la planète». (Ou est donc passé l'autre?)

Je ne suis ni historien, ni sociologue et encore moins économiste. Je suis un homme qui tire le diable par la queue et qui ne dédaignerait pas de tirer celle de Dieu si celui-ci daignait se pencher plus souvent sur moi... À vrai dire, le paganisme me séduit de plus en plus et je me surprends parfois à m'imaginer en train de jongler avec un panthéon aux allures de bestiaire. En vérité, mes hautes études se sont arrêtées brusquement au cinquième étage, je travaille quand je le peux et (ô horreur!) quand je le

* Jean-Marie Tison collabore au journal *L'Itinéraire*.

veux. Je n'ai pas, pour le moment, de gîte stable et ma principale source de protéines a récemment été rasée par les flammes. Ayant les yeux plus grands que la panse, je dépense plus que mes moyens et plus parfois, aussi, que ceux d'autrui... De plus, mon mode de vie me conduit fréquemment à l'hôpital... Vous l'avez sans doute déjà deviné; je suis l'épine dans le pied d'athlète d'un système boiteux, le cancer du poumon d'une société à bout de souffle, un pourcentage en plein essor dans les statistiques... enfin, bref, je l'avoue, je suis « pauvre ».

Je ne suis pas un pauvre « ben ordinaire » (que nenni) et même si à une certaine époque « ma poignée d'change brillait dans la nuit comme un p'tit ange au pied du lit », comme le chante si bien Richard Desjardins, je suis passé de la caste des intouchables, à celle des « touchables touchants » (tout chiants pour certains). C'était l'époque de la rue (trottoir inclus). Celle où j'ai développé les multiples facettes de ma personnalité. Lorsque les missions nous enfermaient dehors à sept heures le matin, je devenais illico un *sans-abri*. Mais à peine avais-je fait quelques pas à l'extérieur que je me retrouvais *itinérant*. Si le besoin me poussait (et croyez-moi y'a des besoins qui poussent) à mendier, je me métamorphosais en *quêteux*, et si l'envie me prenait de me désaltérer, je me transfigurais, zap! en *robineux*... Évidemment, le plus souvent possible, je dormais dans les missions, je me lavais dans les missions et je mangeais dans les missions... bref, je faisais le bonheur des « missionnaires », croyez-moi, et j'ai vu plus d'une âme benévole « grandir » près de moi ! Bien sûr si j'avais charrié avec moi une soixantaine d'années à travers une longue barbe blanche, mon horizon se serait limité à celui de *clochard* (je vois que ce mot vous dit quelque chose). Inversement si j'avais été imberbe ou duveteux et affublé d'une tignasse d'un vert radio-actif en brandissant un *squeedgee*, je serais

un... un quoi donc ? Comme je l'ai déjà dit il y a quelques années, je ne sais pas si vous le savez mais être affamé, assoiffé, saoul, sale, vulgaire, désespéré et un peu perdu sept jours sur sept à l'année longue... c'est de l'ouvrage ! Alors pardonnez donc à ceux à qui il manque parfois quelques-uns des attributs si chers à vos préjugés...

Contrairement à la plupart des villes nord-américaines, les règlements municipaux de la ville de Montréal n'interdisent pas la mendicité en autant que ledit mendiant n'obstrue pas la voix du seigneur, pardon, la voie publique. Au Québec, si on veut toucher des prestations de la Sécurité du revenu, il faut avoir pignon sur rue. Pas d'adresse ! Pas de BS... et vice-versa, vous voyez le topo ? Ceci dit, je sais, je sais ; y'a rien comme un *bommeux* qui vous tend une main du bout d'un bras plein de courant d'air pour gâcher le paysage. Mais que voulez-vous ? (Comme nous le répète sans cesse, chose, là !) Ce n'est pas en les parquant dans des camps de réhabilitation comme l'a déjà suggéré le jeune conseil de l'Hôtel de ville en 1995 qu'on fera disparaître une misère qui n'est que la pointe très visible, j'en conviens, de l'iceberg que constitue l'appauvrissement généralisé. Qu'on se le dise une fois pour toutes ; la guerre à la pauvreté ne se gagnera pas à coups de matraque ni à coups de revolver, comme cela se pratique déjà un peu partout sur notre globe. Et puisque nous en sommes à parler d'argent, je vous en prie, de grâce, cessez de vous poser un cas de conscience chaque fois que surgit devant vous un « yeti errant » qui vous tend la patte ! Arrêtez de verser une larme émue sur vous-même chaque fois que vous vous persuadez d'avoir aidé votre prochain malgré lui en NE DONNANT PAS ! Je ne connais personne qui soit parti sur une « go » de trois jours avec une piasse. Quelqu'un qui mendie, c'est quelqu'un en état d'urgence, alors donnez ou ne donnez pas selon votre cœur ou votre humeur, *that's it that's all !* OK ?

Pour en venir à notre propos, je vous dirais que je connais des gens qui sont prêts à tout pour de l'argent. Y'en a même qui vont jusqu'à travailler. Lorsqu'on connaît les origines obscures et latines du mot (*trepalium* : instrument de torture), on a du mal à ne pas se croire entouré de sado-masos (sado pour les employeurs!). Vous vous demandez: « Mais qu'est-ce qu'il raconte? » Je n'écris pas ce papier pour l'argent (ben un p'tit peu quand même), mais pour le *fun*.

Oui, oui, avec un grand P. Le plaisir d'écrire; le pouvoir des mots (Ha! la joie de mettre les poings sur les i!), je l'ai découvert chez le sadique qui m'emploie actuellement. Il s'agit du journal *L'Itinéraire* à qui je prête ma plume (il ne m'en reste qu'une), mes jambes et mes bras depuis un bon bout de temps. Car, bien sûr, à moi aussi, il arrive de travailler (je vous vois prendre votre souffle) et vous m'avez peut-être croisé sur le trottoir, au coin d'une rue ou même à une terrasse, en train de vous jurer que je n'étais pas un témoin de Jéhovah, en tentant de vous persuader de m'acheter le journal que je vous offrais.

Je tiens à vous rassurer tout de suite: je ne suis pas le « bon itinérant qui fait quelque chose pour s'en sortir ». Je ne suis pas l'itinérant de service qu'on sort de la garde-robe et qu'on exhibe à tout vent. Voilà que je vous entends encore conclure à travers votre sourire que je corresponds parfaitement à la description que je viens de faire. Tss! Vous tirez vos conclusions à partir des apparences. Mon apparence est trompeuse, et comme le disait un grand auteur du siècle dernier (je vous prierai de me communiquer son nom si vous savez qui c'est...) « La bêtise c'est de conclure ». Bien que j'aie découvert depuis quatre ans qu'un « crayon » pouvait servir à autre chose qu'à se faire des trous dans les bras et qu'effectivement je suis en train de changer de « caste de pauvres », je ne vous

permets pas de croire pour autant que je sois devenu un «cass de bain qui s'en est sorti»!

Comme je le disais précédemment, on ne naît pas itinérant mais on le devient, et cela pour toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons. On se retrouve pas dans la rue sans s'être débattu avant. Quand t'es dans la rue, c'est parce que t'es pu capable. Tu veux pu rien savoir. T'é «out». Tout le monde veut se sortir de quelque chose, mais toé «TÉ SORTI!», et la question qui se pose et que je me pose encore, c'est: «j'peux-tu et surtout j'veux-tu rembarquer dans l'trafic?» Y'a de plus en plus de monde qui grafigne le trottoir, actuellement, en plus des squeedgees et des itinérants. Le mot itinérant lui-même englobe désormais autant de réalités que le nombre de visages que peut prendre l'exclusion. L'apparition et surtout l'expansion d'un journal comme le nôtre est un baromètre incontournable, car il témoigne que tout ne va pas pour le mieux à *Cash City*, si je puis dire. En revanche, il témoigne aussi et surtout que des gens en ont «ras la bolle» d'être traités en victimes et prouvent qu'ils sont capables de faire des gestes et de penser par eux-mêmes. Si un «itinéraire» doit mener quelque part, comme son nom le laisse présager, j'espère que ce ne sera pas nécessairement dans le rang, même si je vous avoue que je trouve parfois son contenu un peu frileux. Mais pour l'instant je préfère vous tendre un journal la tête haute que ma main ouverte, la tête basse. Croyez-le ou non la différence est énorme...

Je viens d'un monde où les aveugles ne voient pas, où les sourds n'entendent pas, où les paralytiques ne marchent pas et où les nains ne grandissent pas... mais nous savons tous que les aveugles ne sont pas qu'aveugles et que les sourds ne sont pas que sourds... J'en suis venu pourtant à croire qu'on voudrait des pauvres (et quand je dis pauvre, c'est au sens large) courtois, res-

pectueux, en santé, sobres et soumis et, pourquoi pas ? contents de leur sort ! Les fromages qu'on nous promet pour nous inciter à entrer dans le labyrinthe (de la Sécurité du revenu entre autres) ne trompent plus personne. Les labyrinthes ne servent qu'à égarer ceux qui s'y aventurent ou, au mieux, à les ramener à leur point de départ. Les *Minotaures* le savent bien, et nous aussi. Alors ils serrent la vis ; on victimise en créant des cages dorées, ou on démonise à qui mieux mieux, en faisant vivre un enfer à ceux qui ne rentrent pas dans le rang.

Je m'en voudrais d'utiliser l'espace qu'on m'offre ici pour rapporter les commentaires que l'on me fait lorsque je vends le journal *L'Itinéraire* sur la rue. Mettons tout de suite les choses au clair ; il s'agit de mon travail, de mon gagne-pain, de mon gagne-beurre, de mon gagne-gîte, de mon gagne-cigarettes, de mon gagne-bière... voulez-vous que je continue ? ! Je suis fait de la même pâte que vous ; j'ai les mêmes besoins, les mêmes désirs (j'en ai plus que vous, ok là !) ... alors s'il vous plaît, cessez donc de me demander avec un œil inquisiteur ce que je fais avec mon argent. Faut-il encore une fois le préciser, le journal *L'Itinéraire* n'est pas un centre de thérapie. Ce n'est pas un moule à transformer des mauvais itinérants en bons... pauvres. Ce n'est pas non plus le porte-parole des exclus, tout au plus UN porte-voix !

Alors que la roupie roupille, que le peso n'est guère pesant, que le mark laisse des traces, que le franc l'est de moins en moins, que le dollar a le dos large... et qu'enfin si tout le monde sait que l'argent ne fait pas le bonheur de ceux qui n'en ont pas, je me permets de vous avouer que le seul gros *motton* que j'ai eu dans la vie est celui que j'ai dans la gorge en écrivant ceci.